



Sous ses airs de pratique futile,
le selfie a bien d'autres histoires à raconter...

LE SELFIE

A-T-ON LE CONTRÔLE DE NOTRE IMAGE ?

PROPOS RECUEILLIS PAR **AUDREY COUPPÉ DE KERMADEC**
ILLUSTRATION **LILA LEFRANC**

Puisque le selfie est souvent taxé de pratique narcissique, j'ai décidé d'introduire le sujet en parlant de moi-même. Je ne fais pas beaucoup de selfies. Si j'en prends, ils restent timidement rangés dans la photothèque de mon smartphone. Et les quelques-uns que je partage passent rarement la frontière de conversations privées entre ami.e.s. Comme tout le monde, il m'est bien sûr arrivé d'en publier sur les réseaux sociaux, mais toujours avec une certaine appréhension. Non pas que je craigne un lynchage de la part de ma poignée d'abonné.e.s à la vue de mon autoportrait virtuel, mais plutôt parce que je ne ressens pas l'envie de me soumettre à leur regard et à leur jugement. J'ai probablement un peu peur de ce que ma propre image pourrait leur renvoyer.

Pourtant, pour certain.e.s, malgré les critiques acerbes au sujet de la pratique, le selfie n'aurait rien de narcissique et serait une simple évolution de l'autoportrait pratiqué par les artistes peintres depuis plusieurs siècles. Pour d'autres, il serait un outil collectif, une forme accessible d'expression de soi ou encore un moyen de donner de la visibilité, grâce à son potentiel viral, à une cause ou à une communauté sous-représentée.

Ici et maintenant

« *Le selfie n'est pas tout à fait un autoportrait, c'est une nouvelle façon de traiter l'image de soi* », tient à signaler Bertrand Naivin, théoricien de l'art et des médias et auteur du livre *Selfie, un nouveau regard photographique*. Traditionnellement, les artistes qui peignaient leur autoportrait le faisaient dans le but de se faire reconnaître en tant qu'individu original et singulier. En traçant leurs traits selon leurs propres codes, les autoportraitistes cherchaient à interroger le monde, leur identité, leur enfance comme le faisait

Frida Kahlo ou encore leur parcours de vie à la manière de Van Gogh. Si, comme l'autoportrait, le selfie consiste à créer sa propre représentation de soi, il se distingue par son intention. Prendre un selfie, c'est se regarder, mais avant tout pour fondre son identité dans un groupe plus large que soi.

Agathe Lichtensztein, doctorante en art et science de l'art à l'Université Paris 8, préfère d'ailleurs parler d'auto-représentation conversationnelle. « *Le selfie n'est selfie que parce qu'il y a quelqu'un pour le réceptionner* », précise-t-elle. Sa nature même implique un partage. Il est pris à l'aide d'un smartphone, qui, en plus d'être doté d'un appareil photo, possède une connexion internet permettant l'envoi d'images. « *Dans le selfie, il y a cette notion de dialogue, de reproduction de codes normés du groupe auquel on veut faire partie. C'est une pratique collective* », explique Bertrand Naivin. Dans cette mise en scène de sa propre image, il y a un phénomène d'imitation et d'amplification qui va au-delà du simple portrait de soi. « *L'objectif est aussi de se mettre en situation à un moment donné et dans un lieu donné et de le partager pour créer une*

conversation », indique Pauline Escande-Gauquié, sémiologue et maîtresse de conférence au CELSA, qui parle même d'un mode de communication efficace capable de créer une illusion de proximité.

Même si certains selfies ont marqué les mémoires, comme celui pris par Ellen DeGeneres à la cérémonie des Oscars en 2014, il n'a pas pour vocation d'exister pour toujours, mais de s'inscrire dans « l'ici et le maintenant ». Il n'a même pas besoin d'être beau, mais simplement de susciter l'échange et la surenchère.

Qui suis-je ?

Même si Rembrandt et Picasso passaient leur temps à se peindre, jamais ils n'ont été taxés de narcissiques. En revanche, prendre une photo de soi ne serait ni artistique ni honorable, mais perfide et vulgaire. Pour Agathe Lichtensztein, une pratique autocentrée n'est pas nécessairement l'aveu d'un amour excessif de soi-même, « *c'est extrêmement courageux de se soumettre à l'avis des autres de cette façon* ». Selon l'autrice de *Le selfie. Aux frontières de l'égo-portrait*, ce serait d'ailleurs la première fois qu'une pratique amatrice donne un nom à une forme artistique aussi populaire. Un exploit que les élites du monde de l'Art peinent à reconnaître !

C'est parce qu'il est associé à l'adolescence et la culture populaire de la télé-réalité, parce que tout un chacun peut s'en saisir et parce qu'il transforme l'ordinaire en extraordinaire que le selfie dérange. Pourtant, d'après la psychanalyste Simone Korff-Sausse, il traduirait surtout une tentative de demander au monde « *Qui suis-je ?* ». Mieux, il permettrait, à partir d'un acte individuel, de fabriquer quelque chose d'universel, à la manière des écrivains. Rien de narcissique dans tout cela.

Se rendre visible

Le plus intéressant dans la pratique du selfie, ce n'est pas l'image produite, mais ce qu'elle raconte. Dans un monde anxieux pavé d'incertitudes et de défiance, le selfie et les likes qu'il génère s'offrent en issues positives. « *Ils ouvrent la porte d'une communauté qu'on a choisie et nous rattachent à l'une des seules choses dont on peut encore être sûr.e : soi-même* », analyse Bertrand Naivin.

Les gens se sont-ils mis à faire des selfies parce qu'une technologie leur a soudain permis de le faire ? Ou était-ce un

besoin latent qui a enfin pu être assouvi ? « *J'opte pour la deuxième solution, avoue Agathe Lichtensztein. À force qu'on les efface, les gens ont eu besoin de se montrer. Ils ont enfin le moyen de se rendre visibles. Quand on est un "sans dents", pour reprendre l'expression de François Hollande, et qu'on obtient plus de likes que l'ancien président français, il y a quelque chose d'intéressant qui se joue.* »

Il n'y a qu'à voir la diversité de profils et de physiques sur Snapchat et Instagram pour constater que tout le monde peut se donner à voir, même les personnes les moins représentées dans la culture et les médias. Dans le mouvement *body positive*, le selfie a permis de visibiliser des corps et des expériences que la société refusait de voir. Dès ses débuts, la pratique a toujours eu cette volonté d'horizontalité et d'expression de soi. D'abord investi par les adolescents et jeunes adultes qui se posaient des questions identitaires, le selfie leur a ensuite permis « *d'interroger la transformation de leur corps et d'échanger avec leurs pairs à ce sujet* », souligne Pauline Escande-Gauquié.

Grâce à une chose aussi simple que le selfie, certaines personnes ont même réussi à libérer la parole autour de sujets méconnus, « *pas à travers une vision fantasmée des choses, mais dans une affirmation d'existence* », précise Agathe Lichtensztein. Au-delà de la tendance du *no filter*, Bertrand Naivin évoque l'existence de selfies thérapeutiques, capables d'aider à gérer le mal-être ou la maladie. Rebecca Brown, atteinte de trichotillomanie (l'arrachage compulsif de ses propres cheveux), s'était d'ailleurs prise tous les jours en photo de ses 14 à ses 21 ans pour prendre du recul sur son trouble. Durant son enfance, la photographe, mannequin et styliste afroaméricaine Kimberly Douglas détestait son apparence. Depuis, elle utilise le selfie pour réparer ses insécurités en créant un concept d'auto-shooting dans l'intimité de sa maison. Dans l'autonomie la plus totale et à l'aide de Photoshop ou d'objets du quotidien, Kimberly Douglas tente de se faire une place dans l'industrie de la mode où l'inclusivité fait défaut.

L'individu promoteur de lui-même et de ses causes

Le selfie n'est pas un effet de mode. Au fil du temps, le phénomène s'est complexifié : la vidéo s'est greffée au genre, les applications ont fini par proposer de nouvelles modalités pour transformer notre image, et le selfie a atteint toutes les sphères, même politiques. Il s'agit donc d'un outil de communication maîtrisé plutôt que d'un médium purement narcissique – en faisant leur autoportrait

numérique, beaucoup de personnes publiques ont repris le contrôle de leur image et de leur intimité et choisissent ce qu'elles veulent montrer d'elles-mêmes.

Kim Kardashian en a très vite compris le concept. En investissant et en transformant le genre, « *elle montre qu'elle est consciente de ce qu'elle fait et qu'elle l'interroge* », explique Pauline Escande-Gauquié. Mais attention, sans ses millions de *followers* et de *likes*, la papesse du selfie, autrice de l'ouvrage *Selfish*, ne serait pas ce qu'elle est. Avec le selfie, il n'y a pas d'un côté le ou la « *regardeur.se* » et de l'autre le ou la « *regardé.e* » : c'est une collaboration de bout en bout.

Si les marques n'ont pas tardé à déceler le potentiel du selfie pour leurs stratégies marketing, en témoignent les nombreuses campagnes priant les consommateurs de se tirer le portrait pour gagner des prix en tous genres, quelques créateurs ice.s s'en sont également emparés.e.s.

C'est le cas d'artistes, comme Cindy Sherman, qui ont toujours travaillé autour de l'autoportrait. « *Elle a vu que l'individu devenait promoteur de lui-même et a interrogé cette notion, explique Pauline Escande-Gauquié. Sur son compte Instagram, elle a continué à se mettre en fiction, à métamorphoser son visage et son corps à travers les modalités de ce nouveau genre photographique.* » L'artiste chinois Ai Weiwei s'est lui aussi saisi du genre, à ses risques et périls : en se mettant en scène dans des lieux symboliques, il en a fait une arme artistique et politique pour dénoncer les formes de contrôle et de surveillance qui pèsent sur les individus. « *L'autoportrait est une expression, le selfie est une communication* », résume Bertrand Naivin.

Une dissonance permanente

Mais le selfie multiplie les paradoxes. Il traduit souvent un besoin de faire comme tout le monde pour être reconnu.e par sa communauté, tout en essayant paradoxalement de se singulariser. C'est la surenchère de l'ordinaire et de l'extraordinaire. « *C'est certes une affirmation de soi, mais elle est toujours conformée à une norme* », explique Simone Korff-Sausse. Une norme, qui, à l'excès, comprend de nombreuses dérives. Car la réappropriation de son image par le selfie est à double tranchant : les filtres, qui offrent à portée de clic une métamorphose des corps, peuvent mener à un certain déréalisme et amener les personnes les plus fragiles à confondre leur identité réelle avec leur avatar. « *L'image construite sur les réseaux sociaux devient alors plus importante* », analyse Pauline Escande-Gauquié. L'aliénation est parfois telle qu'elle peut mener à des cas de dysmorphie poussant

certain.e.s internautes à reproduire l'image filtrée d'eux-mêmes par le biais de la chirurgie.

Dans cette forme superlative de notre image, dans cette surenchère permanente de l'accès à notre intimité, il y a certes représentation de soi, mais accède-t-on vraiment à soi-même ? Aussi « *empouvoirant* » soit-il, une fois partagé sur les réseaux, le selfie nous échappe, on ne le maîtrise plus : il peut être commenté, récupéré, modifié, invalidé.

Pour son projet controversé *Tinderin*, l'artiste Dries Depoorter a imaginé des diptyques composés de photos issues de comptes Tinder et LinkedIn de la même personne. Mis côte à côte, les clichés renvoient à la segmentation de soi en fonction des plateformes. « *Cela alimente le fait qu'on ne puisse pas faire un portrait de soi totalement unifié. Les gens ne supportent pas qu'on essaye de reconstituer leur image, car ils ne veulent pas qu'on accède entièrement à eux.* » Sur les réseaux professionnels, on cherche à être le ou la plus travailleur.euse des travailleur.euse.s. Sur les applications de rencontres, on veut être le ou la plus séducteur.ice des séducteur.ice.s. On entretient alors, volontairement ou non, une vision archétypale de nous-même. Quoi qu'il arrive, il y a toujours une part de fiction dans la représentation de soi. « *On a toujours une image de soi fantasmée qu'on essaye de corroborer dans le regard de l'autre, pour qu'il nous dise : "Oui, tu existes"* », conclut Agathe Lichtensztein.

« *C'est en cela que la figure de Narcisse est intéressante, rappelle Bertrand Naivin. Dans le mythe grec, quand le chasseur voit son reflet dans la mare, il ne sait pas que c'est lui qu'il regarde et finit par se noyer en essayant d'attraper la seule personne qu'il ne pourrait jamais atteindre. À force d'entrer dans des normes collectives, on finit par chasser quelque chose qui ressemble plus à un idéal normé qu'à notre propre image.* »